

Ex 32, 7-11.13-14 / Tm 1, 12-14 / Lc 15, 1-32

Habituellement, lorsqu'on commente la parabole du père riche en miséricorde, l'on commence par le fils cadet. Pour une fois, partons du fils aîné.

Son attitude me fait penser à celle de Simon le pharisien qui fulmine intérieurement parce que Jésus ne repousse pas la femme pécheresse qui lui essuie ses pieds mouillés de ses larmes avec ses cheveux. C'est ainsi que Simon se dit : ***Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse*** » (Lc 7, 39). Jésus le sait et le lui dit avec une très grande délicatesse : ***« Simon, j'ai quelque chose à te dire »*** (Lc 7, 40). Simon lui répond d'un ton calme et assuré : ***« Parle, Maître »*** (Lc 7, 40). Alors, Jésus parle. Il lui raconte la parabole d'un créancier ayant deux débiteurs et lui dit à la fin : ***« Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé ; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas fait d'onction sur ma tête ; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. Voilà pourquoi je te le dis : ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour »*** (Lc 7, 44-47).

Certes, le fils cadet n'est pas un saint ! Mais il n'est pas non plus un truand ou un escroc. Lorsqu'il décide de partir (Luc ne donne aucune indication sur le motif : peut-être qu'il ne pouvait plus supporter ce frère au comportement presque parfait), il ne demande que sa part sa d'héritage. Il ne fait par conséquent de tort à personne, en tout cas pas à son frère. « Juste » entre guillemets, et c'est beaucoup, une énorme peine à son père.

Sa manière de vivre sa liberté le fait retourner chez lui et demander à son père de l'accueillir comme l'un de ses ouvriers. Ce retour n'est pas seulement. Il est également spirituel puisqu'il prend conscience qu'il a péché, qu'il est pécheur : ***« Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils »***. D'une très grande lucidité, il ne manifeste aucune arrogance et ne cherche aucune excuse, à l'image de la femme pécheresse qui se tient tout en pleurs, derrière Jésus. Son père lui montre que ce n'est pas à lui de décider s'il est encore digne ou non d'être son fils mais à lui. Pour lui, malgré le passé, rien n'a changé : il est et il reste son fils, la chair de sa chair. Sa chair de père revivant. Celle de son fils est appelé à faire de même : ***« ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! »***. D'où le plus beau vêtement donné, la bague redonnée (qui sert de sceau pour signer les documents), des sandales apportées et le veau gras tué.

À son fils aîné, le père lui dit : ***« tu vois »***. ***« Qu'est-ce qui t'a empêché de festoyer puisque, toi aussi, tu es mon enfant »*** et que ***« tout ce qui est à moi est à toi »*** ? ***« Qu'est-ce qui t'en a empêché, tu peux me le dire ? »***

Vivre la relation n'est pas facile. C'est ce que nous montre également la première lecture. Moïse tardant à descendre du mont Sinaï, son peuple fabrique un veau d'or conformément à l'adage : ***« la nature a horreur du vide »***. Ce qui provoque la colère de Dieu qui se ravise grâce à Moïse qui garde sa faveur.

Notons qu'au début du récit, Dieu dit à Moïse : « **Va, descends, car ton peuple s'est corrompu, lui que tu as fait sortir du pays d'Égypte** ». Dieu aurait pu dire : « **que j'ai fait sortir** ». Non, Dieu ne s'attribue pas ce succès. Il n'a pas la grosse tête. Il est modeste.

Question. Quand je suis confronté à l'absence, au manque, à la frustration, comment je réagis ? Suis-je tenté de les remplacer tout de suite ? N'importe comment ? Par m'importe quoi ?

La seconde lecture montre une relation plus facile et apaisée. Paul écrit : « **Je suis plein de gratitude envers celui qui me donne la force, le Christ Jésus notre Seigneur** ». Comme le fils cadet de la parabole, Paul reconnaît ses erreurs et laisse Dieu l'estimer digne de confiance pour lui confier le ministère d'apôtre des nations. Est-ce que j'accepte que Dieu me fasse signe malgré mes limites et mes péchés ?

Pour conclure, je relève cette phrase dans la deuxième lecture : « **N'ayant pas encore la foi ; la grâce de notre Seigneur a été plus abondante, avec la foi, et avec l'amour qui est dans le Christ Jésus** ». Je retiens trois mots : la foi, la grâce et l'amour. Trois mots qui m'évoquent spontanément les trois vertus théologiques : la foi, la charité (une autre manière de dire le mot « amour ») et l'espérance. Deux sont communs : la foi et la charité. Restent la grâce et l'espérance. Ici, la grâce de Dieu pourrait être son espérance à nous voir vivre par lui, pour lui, en lui, sans idoles. Pour cela, n'hésitons pas à lui demander comme le psalmiste de nous créer sans cesse un cœur pur, de renouveler et d'affermir notre esprit pour que nous puissions traverser sans dommage tous nos passages à vide et rester ainsi dans la gratitude comme l'était l'apôtre Paul. Amen.

P. Olivier Dobersecq